

## Le racisme... ou pire

François Milbert

*« Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai.*

*Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas....*

*S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ? ».*

*En introduisant cette notion de « se mêler », Lacan ouvre le champ du mélange des races et des cultures, la dimension du groupe, de l'exclusion, essentielle au surgissement du phénomène de la xénophobie.*

Le 21 juin 1972, lors de la toute dernière session du séminaire « Ou pire », Jacques LACAN conclut par cette phrase : « Puisqu'il faut bien quand même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que celui qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui lui s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme, dont vous n'avez pas fini d'entendre parler. »

Juste auparavant, il s'interroge sur ce qui vient nous lier avec celui qui s'embarque dans la position d'analysant et il insiste sur la relation fraternelle s'établissant entre analyste et patient, l'un et l'autre étant « les fils du discours ». Qu'en est-il alors du surgissement de cet avatar du discours, du disque-ourcourant, représenté par le propos raciste et par quel acte l'analyste pourrait-il intervenir, réagir à cette pénible confrontation ?

Lacan vient placer le surgissement du phénomène raciste dans un enracinement corporel, dans une haine de l'autre fraternel. Ceci n'est pas sans nous rappeler cette autre référence qu'il a pu nous indiquer de l'observation faite par Saint Augustin de la jalousie, de la haine présente dans le regard d'un tout jeune garçon contemplant le spectacle de sa mère allaitant son frère puîné.

D'une façon similaire, Monique Schneider insiste sur la dichotomie précoce, archaïque, fon-

datrice existant entre la haine et l'amour et venant diriger l'interaction du nouveau-né avec sa mère. La mère primordiale, originaire vient constituer la première puissance secourable mais aussi l'élément le plus étranger et le plus hostile. Chaque être humain est donc fondamentalement, ontologiquement, animé par une haine inconsciente de l'autre, germe potentiel au surgissement d'une pensée, d'une parole, d'un acte de nature raciste.

Il y a donc nécessité, lorsqu'il y a retour de ce qui a pu être plus ou moins refoulé, d'avoir recours à un tabou, identique à la façon dont l'année passée j'ai pu être amené à aborder le tabou de l'inceste.

J'évoquerai à ce propos les paroles édifiantes de Bruno Megret, commentant son élection à la mairie de Vitrolles : « les gens, ici, ont voté sans tabou ». Discours d'une grande justesse, ce qui ne m'empêchera pas de conclure cette digression politique du commentaire suivant : « Quel canard, ce Megret » !

Il est bien certain que le surgissement du propos raciste n'est pas susceptible d'épargner les personnes dont on serait justement amené à attendre le plus de rigueur à ce sujet. Je rappellerai à certains, certaines d'entre vous, le dérapage de Claude Lanzmann, lors de la table ronde organisée en clôture du colloque intitulé « La xénophobie, les pouvoirs de l'abject ». Alors même qu'il avait confié la lecture de son texte à un universitaire libanais, il avait soudainement déclaré préférer assurer lui-même cette lecture, craignant que l'accent « méditerranéen » du lecteur présent ne rende son discours moins compréhensible. Le tollé de l'assemblée me reste un souvenir assez mémorable. La moralisation anti-raciste ne serait donc que l'expression d'une tentative d'éloigner nos propres démons.

En 1974, dans « Télévision », Jacques-Alain Miller relance Lacan : « D'où vous vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ? ».

« Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pourtant, c'est vrai. Dans l'égarément de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe,

mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas... S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jour, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ? ». En introduisant cette notion de « se mêler », Lacan ouvre le champ du mélange des races et des cultures, la dimension du groupe, de l'exclusion, essentielle au surgissement du phénomène de la xénophobie.

L'acte psychanalytique, en séance, n'a rien d'évident lorsque surgit l'expression d'un discours raciste. La position de neutralité, le silence, seraient facilement assimilables à une sorte d'acquiescement tacite. A l'inverse, Claude Cappadoro relatait une intervention, réalisée alors que l'un de ses analysants s'embourbe dans des propos antisémites. Silencieusement, il ouvre le tiroir où il avait rangé la kippa traditionnelle portée à l'occasion de la Bar-mitsva du fils d'un ami et il s'en coiffe. A la fin de la séance, le patient se relève, il regarde son analyste et, stupéfait, n'arrive qu'à prononcer : « j'en étais sûr... », « j'en étais sûr... »

Pour Jacques Hassoun, le racisme le plus violent est dirigé à l'encontre du non-distinguable. Pour ma part, j'évoquerai le contenu d'une séance où un patient homosexuel se laisse emporter par un raptus antisémite. En venant à son rendez-vous, il avait été amené à croiser des juifs vêtus de châles de prière, devant la synagogue. Cette expression possible et publique d'une identité lui avait été parfaitement insupportable, lui faisant envisager la confection et le port d'un tee-shirt sur lequel il pourrait revendiquer sa haine du peuple juif. L'interprétation a porté sur la façon dont il aurait, lui-même, souhaité pouvoir affirmer librement son choix d'une sexualité différente.

L'autre vignette clinique que je vais maintenant aborder est celle d'un adolescent d'une quinzaine d'années, venu me consulter pour des « TOC » et présentant des rituels de lavage de plus en plus contraignants, répondant à une

appréhension délirante de la réalité, envahie par la saleté. A un moment donné, « le sale arabe » va devenir, dans la scolarité et au quotidien, un objet persécuteur dont le contact et le risque de contamination constitueront un danger se situant bien au-delà d'une intervention ou d'une interprétation quelconque. Pendant toute une période, stimulé par les 225 mg d'Anafranil prescrit par un confrère, il fera de véritables bonds sur le divan, hurlant « je hais les arabes ». La compréhension de la façon dont cette haine de l'autre n'était que la projection de cette part de lui-même qu'il détestait a nécessité un certain temps... « Le temps pour comprendre... ». Ce délire raciste a fini par totalement disparaître, se déplaçant pour laisser surgir des récriminations concernant ses difficultés à vivre une relation

avec le sexe féminin : « les filles... c'est la pire race... ».

En conclusion, je referai allusion au colloque sur la xénophobie, où Jean-Louis Rinaldini notait la façon dont l'assimilation, l'intégration pouvait être envisagé par certains comme étant un moyen de lutter contre l'altérité, une tentative d'annuler la différence et il soulignait la façon dont celle-ci était susceptible de faire retour, de ressortir de l'oubli... Il en serait ainsi du mot d'esprit relatant comment le juif Katsmann se rend à l'état civil pour changer son nom. Le fonctionnaire lui propose de le franciser : « Kat » devenant le chat et « man » l'homme... Shalom...

